

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La modernité — match nul!
Jean Forest, Paul Chanel Malenfant, Joël Pourbaix, Louise Warren

André Marquis

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1986). Compte rendu de [La modernité — match nul! Jean Forest, Paul Chanel Malenfant, Joël Pourbaix, Louise Warren]. *Lettres québécoises*, (41), 51–53.

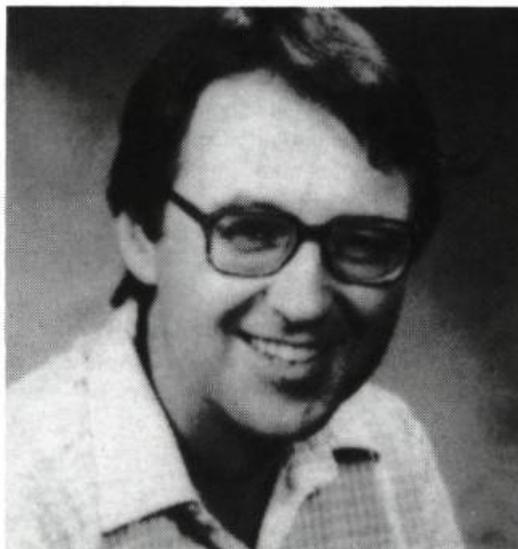
La modernité: match nul!

**Jean Forest, Paul Chanel Malenfant
Joël Pourbaix, Louise Warren**

Le concept de modernité apparaît fréquemment sous la plume des critiques depuis quelques années sans qu'ils aient tenté vraiment de le définir. Si au niveau formel un consensus semble impossible à obtenir, au niveau thématique trois isotopies s'imposent d'emblée: la ville, le corps et le texte. Comment les derniers recueils de Jean Forest, de Paul Chanel Malenfant, de Joël Pourbaix et de Louise Warren se situent-ils face à ce courant? Il n'est pas inutile de rappeler que le Noroît et les Éditions Triptyque présentent chacun deux titres.

Dix ans séparent la publication des deux recueils de poésie de Jean Forest, *Tessons* étant paru en 1975. Entre-temps, l'auteur s'est découvert une passion pour le genre romanesque. Si bien que la concision et la ciselure formelle de *Tessons* ont fait place à l'ampleur langagière, à l'exploitation sur le mode ludique de la trame narrative. À l'origine, *Des FLEURS pour Harlequin!* s'institulait *Orchidées éclatées*. Le nouveau titre conserve donc l'isotopie florale tout en insistant sur une figure nouvelle, Harlequin. Harlequin renvoie évidemment aux romans-savons à la mode, à cette industrie de papier «où le rêve est si mince / Qu'il en faut au moins un par semaine» (p. 10). Le recueil de Forest se veut donc un plaidoyer contre cette «fausse littérature», une couronne mortuaire en quelque sorte.

Des FLEURS pour Harlequin! multiplie les références littéraires: d'Homère à Balzac, en passant par Stevenson et Yves Thériault. Tous les auteurs et les titres fétiches de Forest y figurent de façon plus ou moins explicite. Car ce livre rend des comptes et règle le compte des institutions littéraire et universitaire. Car ce livre pourfend la théorie qui rate le texte en s'énorgueillissant de ses trouvailles inutiles. Car *Des FLEURS pour Harlequin!*, c'est d'abord un «art poétique»: «Écrire / transhume le signifiant» (p. 39) dira-t-il, mais c'est aussi un hommage au lecteur, ce grand oublié, celui qui vibre avec passion.

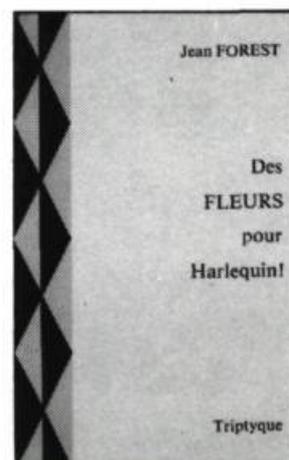


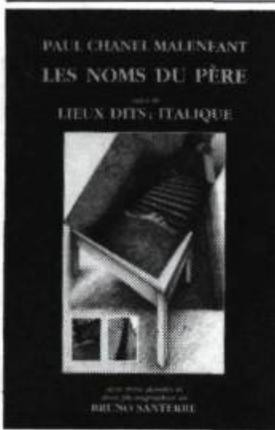
Jean Forest

*c'est honteux, de lire
tout ce plaisir, qu'on ne
peut plus se cacher
passé un certain cap
Et la douleur soudainement
déferrée (p. 75)*

Plaisir implique inévitablement désir. Du désir à la psychanalyse il n'y a aucun pas, nous y sommes, et le sexe règne fièrement au centre du texte. *Des FLEURS pour Harlequin!* confronte imaginaire, réel et symbolique et il expose les rôles ambivalents du père et de la mère. Qu'est-ce qui relève de l'inconscient? Qu'est-ce qui relève du savoir?

Poésie narrative, soucieuse de son allocutaire, *Des FLEURS pour Harlequin!* démontre aussi des préoccupations formelles intéressantes. Les fins de vers, les enjambements et les jeux sonores créent une dynamique structurale étonnante. Dans ce grand cirque langagier, l'humour détient une place de choix. Texte savoureux et haut en couleur, il accorde aux pulsions enfantines une valeur considérable:





les enfants savent pourtant ce qu'il en est du sens de l'Écriture

se lassent-ils jamais, du petit Chaperon rouge? (p. 127)

L'univers de Forest détonne par rapport aux publications actuelles en poésie québécoise et c'est tant mieux. Loin de la poésie poétique et des thématiques à la mode, ce livre crache son venin dans l'urgence d'un dire autonome et assumé. «Au moment où écrire met le Sexe en joue / Quand insiste le Désir et s'efface l'Amour / À l'heure où il s'agit du sens de notre Vie» (p. 10).

De même, Paul Chanel Malenfant circule hors des sentiers battus. Son dernier livre, paru au Noroît, regroupe deux recueils: *les Noms du père* et *Lieux dits: italique*. Une première version de certains de ces textes a déjà été publiée dans les revues *Estuaire* et *la Nouvelle Barre du jour*.

Les Noms du père s'impose comme le plus important des deux, tant par le nombre de textes (51) que par l'enjeu thématique. Ce recueil est divisé en trois parties: «Les noms du père», «D'ailleurs toute musique» et «Et tels, des indices». Malenfant nous plonge au centre des relations familiales avec le père comme figure dominante. Le narrateur ressasse ses souvenirs à une allocutrice *tu* sur le ton confidentiel du journal intime. L'enfance passe donc au crible de la mémoire. Assiste-t-on au meurtre du père ou à sa reconnaissance?

*Je te parle avec mes dents de lait
car il n'y eut, entre nous,
que ces silences qui suintent
blancs entre le sens et la semence. (p. 29)*



Paul Chanel Malenfant

Quoi qu'il en soit, une évolution irrévocable aura lieu puisque au fil des ans les rôles changent: «Maintenant tu ne dis plus: «Je vieillis». / Tu penses: «Je ressemble à mon père» » (p. 67).

L'utilisation du pronom *tu* dans ce recueil mériterait une analyse plus approfondie. Employé couramment, il réfère tantôt au père, tantôt au narrateur et d'autres fois à une allocutrice amoureuse. Contrairement à celle de Forest, l'écriture de Malenfant affiche ses couleurs poétiques. On y retrouve un vocabulaire recherché et précis, une ponctuation efficace et signifiante, des images en abondance et une imbrication étonnante du réseau sonore. Certains affirment ressentir une froideur face à ce type de travail poétique; pour ma part, j'y perçois une émotion contenue, une sensibilité corporelle et un amour du langage particulièrement prenant. Ainsi,

*Mon nom circonscrit déjà,
et pronom triste. Si fabuleuse mort
entre l'attente et l'attentat du corps:
ce que je rêve de risque et d'héritage,
de la lettre barbelée à la ligne.
D'arrêt. Nul passage: juste
des pistes, pointillés, ce qui perdure. (p. 35)*

Un seul reproche peut-être, le jeu un peu facile du paradigme des mots débutant par la syllabe «per» (perpétuelle, persil, persiste, perdure, perspectives, perds).

Lieux dits: italique constitue en quelque sorte un journal de voyage. Malenfant emprunte la prose poétique qui convient mieux à son projet: «On se promène: et j'écris ce qui se passe, ici, entre le ventre et le vent blond de Pérouse» (p. 91). L'Italie est ainsi décrite à travers le regard d'un Québécois. Ces dix-huit pages représentent, dans le genre, une belle réussite.

Sous les débris du réel de Joël Pourbaix est le vingt-deuxième ouvrage de la collection «L'instant d'après» du Noroît. La présence du mot «réel», plus ou moins galvaudé maintenant en poésie, confère peu d'originalité au titre. Cependant les titres des divisions sont fort bien choisis: «Dans la traversée des apparences urbaines», «De la dérive nocturne», «Au délire clair des corps», «Stases» et «Vers la saillie du geste d'écrire».

*hypnose diurne
percée gonflée de reflets
de refuges où tout se tait
écrire maintenant que
demain n'existe pas
pour ne pas succomber à l'usure
aux sérieux des blessures (p. 69)*



Joël Pourbaix

On se retrouve donc au coeur de la problématique moderne. Ce deuxième recueil de Pourbaix, qui avait fait paraître *Séquences initiales* en 1980, navigue en eaux connues. Dès le premier texte, le programme narratif s'énonce: «je traverserai la ville / prêt à faire l'autopsie / de la réalité» (p. 9). *Sous les débris du réel* joue la carte du fragment, de l'instantané, du quotidien croqué sur le vif. La réalité est perçue et livrée dans une écriture tout aussi hachurée et elliptique. Les trois dessins de François Massé illustrent aussi cette brisure. Des jeux de mots faciles viennent interrompre constamment le fil de la lecture. Par exemple: «qui pleure ses leurres» (p. 14) ou «les blessures saturées de sutures» (p. 64). Bref, rien de très attirant dans ce recueil bien léché. On y attend en vain le véritable délire, la provocation, cette petite touche particulière qui le démarquerait de la production courante.

Même déception pour le deuxième recueil de Louise Warren. *Madeleine de janvier à septembre* constitue une mince plaquette de 39 textes qui poursuit, sans la renouveler, la thématique de *l'Amant gris*. L'exergue proposait pourtant un programme narratif des plus intéressants: «faire de notre chair le joyau d'une invraisemblance» (p. 9). Mais le texte ne remplit pas ses promesses. Le récit débute par les mots «tout commence...»; Warren aurait pu écrire «il était une fois...», car on se croirait parfois à l'intérieur d'un conte de fées où la princesse serait en quête de jouissance. Les enjambements et les contre-rejets se multiplient d'un vers à l'autre et on se demande si la forme prosaïque n'aurait pas mieux convenu au propos de l'auteure. Il arrive souvent que les vers trop longs brisent le rythme recherché en dédoublant les espaces blancs. S'agit-il d'une histoire d'amour? La narratrice affirme que non: «Pas une

histoire de gens qui s'aiment. [...] Ils ne sont rien d'autre / que l'exaspération de leur sensibilité» (p. 27). Lui s'appelle Vincent, elle Madeleine. Là s'entremêlent les souvenirs, les rêves et l'imaginaire. La parole, le cri, l'écriture, bref la communication apparaît comme le point central du recueil, entièrement conçu sur le mode descriptif. La narratrice joue avec le temps, brouillant les pistes dans un récit elliptique. La folie s'infiltré en filigrane au revers des textes. Face à la peur et à la solitude, les protagonistes s'évadent dans la jouissance corporelle qui procure une certaine sécurité.

Une faille de froid coupe l'air. Changement de saison: le corps est toujours le premier menacé. (p. 49)

La disposition spatiale des textes varie sans logique apparente; en fait, elle complexifie la narration, entraînant une double relation amoureuse: les textes en bas de page concernant la narratrice et les textes en haut de page mettant en scène *il* et *elle*. Ce recueil cadre parfaitement dans ce que l'on a décrit comme la thématique moderne.

Un rapide calcul nous indique un score égal: deux recueils se situent hors des préoccupations modernes et les deux autres y adhèrent admirablement. Aux amateurs de poésie de choisir selon leur préférence. Notons qu'on ne peut rien conclure sur les maisons d'édition puisqu'elles se retrouvent avec un recueil de chaque côté. Le match se termine donc sur un verdict nul. À quand la période de prolongation? □



Des fleurs pour Harlequin, Éd. Triptique.
Les noms du père, Éd. du Noroît.
Sous les débris du réel, Éd. du Noroît.
Madeleine de janvier à septembre, Éd. Triptique.